

LES GLADIATEURS, QUI ÉTAIENT-ILS DONC ?

Le cinéma, les péplums américains notamment, ont contribué à populariser l'image romantique¹ des gladiateurs : celle d'esclaves contraints de s'entretuer dans l'arène des cirques romains pour le plaisir pervers des patriciens. Cette image est aux deux-tiers sinon fausse, du moins exagérée. En tous cas, elle ne constitue en vérité qu'un reflet d'une réalité historique beaucoup plus complexe.

Question de mentalité

Il faut tout d'abord connaître la mentalité de la Rome antique, de la République à l'Empire, soit de 509 avant JC jusqu'à la Rome chrétienne du 4^{ème} siècle après JC, qui bouleversa complètement cette mentalité grâce à l'adoption du christianisme en lieu et place du polythéisme gréco-romain.

Le jeune patricien romain, issu de la bourgeoisie et ayant accès, par sa position sociale favorisée, à une éducation qui n'était ni institutionnalisée ni gratuite, était éduqué dans le culte des héros : ceux des légendes homériques, issus de *l'Iliade* et de *l'Odyssée*, ainsi que ceux qui accédaient à ce statut par leurs faits d'armes. Ainsi, les héros étaient des hommes de guerre, des combattants avant toute chose et leurs vertus étaient presque entièrement guerrières. Les consuls romains ayant remporté des victoires contre les peuples asservis par Rome recevaient les honneurs du triomphe, sorte de parade militaire qu'ils effectuaient sur un char et les présentait à l'admiration de la foule. Et même si l'esclave qui tenait une couronne de lauriers au-dessus de leur tête devait leur répéter constamment : « *Rappelle-toi que tu n'es qu'un mortel !* », ils n'en devenaient pas moins des héros comparables à Achille, Ulysse, Ajax et autres personnages des légendes favorites des Romains.

C'est ainsi que le culte du héros guerrier plaçait au second plan ce que nous considérons, à notre époque, comme une valeur fondamentale : le respect de la vie humaine. Il n'avait, à vrai dire, presque aucune valeur dans le monde romain. Notre jeune patricien, éduqué dans une telle tradition, rêvait de ressembler un jour à ces héros qu'on lui donnait pour modèles et qui constituaient, en fait, un véritable *star system* en ce temps-là. C'est ainsi qu'il espérait, sinon vivre comme eux, voire mourir comme eux en acquérant une gloire immortelle *post mortem*. La vie humaine ne pouvait donc avoir de valeur qu'en fonction de cette idéologie belliciste et n'avait, de ce fait, rien de commun avec la recherche de la paix et du bonheur selon les aspects qu'elle peut prendre de nos jours.

Est-ce pour cette raison que les Romains aimaient voir des esclaves s'entre-déchirer dans l'arène ? Pas exactement. Encore une fois, la vérité était plus complexe.

Combattants forcés ou volontaires

Certes, c'est un fait : un esclave pouvait devenir gladiateur. Il suffisait que son maître et propriétaire lui découvrit des vertus de combattant pour qu'il songeât à en faire un mirmillon, un rétiaire, un sicaire ou un thrace. Est-ce à dire que l'esclave n'avait plus qu'à se préparer à une mort atroce et, en attendant, qu'il devait se lamenter contre son triste sort ? Pas

¹ Au sens des 18^{ème}-19^{ème} siècles.

nécessairement, si l'on sait qu'un esclave pouvait alors espérer gagner la gloire en tuant beaucoup d'adversaires dans l'arène. Lui aussi, en effet, était affecté de cette mentalité du héros combattant qui niait toute valeur à la vie humaine. Même si elle était courte, mieux valait vivre deux ans comme un lion dans l'arène que deux ans comme un obscur tâcheron forcé. Par ailleurs, un esclave devenu bon combattant pouvait espérer jusqu'à sa liberté en brillant dans ses combats. Sur ce point, les péplums ont raison : un gladiateur esclave pouvait être affranchi soit par son maître, soit par l'empereur romain lui-même lorsqu'il avait l'insigne honneur de triompher devant lui de tous ses adversaires dans l'arène. La gloire, en surplus de la liberté, lui restait alors entre les mains comme un second trésor, aussi enviable que le premier.

Dans ce cas, pourquoi cette gloire n'aurait-elle pas séduit des hommes libres ?

En effet, c'est là que l'histoire vient contredire l'image romantique du gladiateur : beaucoup, la plupart en fait, étaient *des hommes nés libres*, certains citoyens romains, d'autres étrangers mais qui avaient pour point commun de considérer leur vie de combattants dans l'arène comme un métier. Ils se battaient pour la gloire et aussi pour gagner leur vie grâce aux primes de leurs combats. Ils étaient donc tout simplement des *mercenaires*.

Leurs origines étaient diverses, mais avant tout guerrières. Il pouvait s'agir d'anciens soldats romains démobilisés mais qui, ne connaissant d'autre métier que celui des armes, ne pouvaient songer à l'abandonner une fois rendus à la vie civile. D'autres pouvaient être de véritables mercenaires, étrangers au monde romain mais ayant servi dans les armées de la République ou de l'Empire et qui poursuivaient tout naturellement ce métier lorsque l'armée n'avait plus besoin de leurs services. Je le répète : les historiens s'accordent aujourd'hui pour estimer que ces mercenaires, ces hommes libres formés au métier des armes constituaient l'essentiel de cette caste guerrière que l'on appelait les gladiateurs. Les gladiateurs esclaves étaient donc minoritaires par rapports aux gladiateurs mercenaires.

Certes, le célèbre Spartacus et ses compagnons étaient des esclaves, des combattants forcés qui avaient choisi de se révolter pour se libérer du joug de leurs maîtres et combattre pour leur liberté plutôt que pour l'amusement des patriciens. En outre, ils étaient d'origine étrangère puisque Spartacus était Thrace, Crixus Gaulois et d'autres Numides. Sur leur passage, ils entraînaient une armée d'esclaves et d'aventuriers qui a pu atteindre jusqu'à plus de 100 000 hommes, femmes et enfants, car tous l'avaient suivi avec leurs familles. C'était donc bien une guerre servile qu'ils menèrent contre les légions que Rome leur opposa et qui finirent par les exterminer. C'est pourquoi Spartacus et les siens furent à l'origine de la légende du gladiateur esclave, qui masqua la réalité historique. Spartacus créa également une sorte de légende dorée qui constitua, sinon l'argument, du moins l'exemple de certaines idéologies politique du 20^{ème} siècle : c'est ainsi que les communistes allemands des années 30 se dénommèrent eux-mêmes des *spartakistes*, à l'image de Spartacus et de son aspiration à la liberté.

Le véritable rôle du gladiateur

Un symbole, certes, le gladiateur l'était dans le monde romain : c'était le héros de l'arène, qui triomphait de ses adversaires – pour ceux du moins qui avaient cette chance et cette habileté. Mais le gladiateur triomphateur devenait réellement un symbole vivant dans son existence civile, au point de susciter l'envie de ses admirateurs et même les désirs des femmes de toutes conditions.

C'est ainsi que le gladiateur libre et survivant ne vivait nullement dans l'ergastule² d'une grande propriété ni dans une caserne comme Spartacus et ses compagnons, mais dans sa propre maison, dont il était propriétaire parce que le métier des armes lui avait permis ce luxe. Chacun d'eux pouvait connaître une existence assez courte, notamment lorsqu'il rencontrait dans l'arène un adversaire qui, en le tuant, le remplaçait comme champion aux yeux de la foule. C'est pourquoi il se devait d'en profiter avant une quelconque issue fatale !

Il gagnait ainsi sa vie, non seulement en se battant dans l'arène, mais aussi en participant, moyennant finances, à des cérémonies privées. Celles-ci n'étaient d'ailleurs pas forcément des combats pour la distraction des invités d'un grand seigneur ; il pouvait s'agir, par exemple, de funérailles, qui s'achevaient par un combat de gladiateurs *sur la tombe même du défunt*. Cette coutume était d'autant plus prisée lorsque ce dernier était un ancien soldat, voire un consul triomphateur, auquel on rendait ce suprême hommage : faire combattre deux gladiateurs sur la tombe d'un grand guerrier décédé équivalait à tirer une salve d'honneur au-dessus de son catafalque. Chaque époque possède ainsi sa façon d'honorer les combattants défunts.

Par ailleurs, la Rome antique était fort superstitieuse. C'est ce qui peut expliquer les succès féminins des gladiateurs. En effet, ceux-ci ne se résumaient pas à des catins ou autres concubines offrant leurs charmes aux héros de l'arène par admiration pour leur vaillance et leur pugnacité. Ces succès féminins allaient beaucoup plus loin : ainsi des patriciennes se rendaient-elles discrètement chez des gladiateurs renommés et se donnaient à eux dans l'espoir d'enfanter un fils qui hériterait des qualités héroïques de son géniteur naturel ; dans l'esprit de ces femmes, la semence d'un héros ne pouvait procréer que des héros ! Ces bourgeoises romaines n'avaient nullement l'impression de trahir leurs époux en agissant de la sorte. Quant à ces derniers, ils ne voyaient aucun inconvénient à ce genre d'infidélité, surtout lorsque eux-mêmes n'avaient pas réussi dans cette tâche de géniteur ; ils accueillait même les enfants nés de cette étreinte secrète et passagère³ comme s'ils étaient de leur sang et se montraient très fiers de leurs qualités guerrières si le résultat de cette procréation et la destinée de l'enfant se montraient à la hauteur de leurs espérances parentales !

La fin des gladiateurs

Si les gladiateurs étaient communément admirés des divers peuples, qui possédaient presque tous leurs champions en titre, ils se voyaient par contre rejetés des peuples monothéistes, dont le plus bel exemple est celui d'Israël. Les Juifs condamnaient les combats de gladiateurs et fustigeaient ces spectacles cruels et barbares que les Romains imposèrent pourtant jusqu'en pays israélite lorsque la Judée devint une simple province romaine. Cependant, ce rejet n'eut aucune influence sur la mentalité romaine, alors dominante du fait des conquêtes de Rome. Les Romains considéraient les Juifs comme un peuple bizarre, notamment parce qu'ils n'adoraient qu'un Dieu unique et invisible – puisqu'il était interdit de le représenter –, si bien que leur respect de la vie humaine n'était en vérité qu'une bizarrerie de plus aux yeux des maîtres du monde antique.

Lorsque, sous le règne de Constantin, l'édit de Milan de 313 après Jésus-Christ donna droit de cité au christianisme, on rejeta aussitôt les combats de gladiateurs, puisque le fait de tuer volontairement un être humain était un péché. Cependant, divers empereurs romains pourtant chrétiens, tels Symmacus et Théodose, continuèrent à donner des spectacles de gladiateurs lors des jeux du cirque. Un épisode bien curieux et romanesque inaugure les protestations chrétiennes contre les combats de gladiateurs : le 1^{er} janvier 404, un jeune moine

² Logement des esclaves.

³ Car ces visites intéressées n'étaient tout de même pas de notoriété publique !

nommé Almachius descendit dans l'arène du Colisée au beau milieu d'un combat de gladiateurs pour clamer son horreur de ce genre de spectacle. La foule, furieuse, le lapida et les gladiateurs, compatissants, l'achevèrent. Cet incident avait tout de même permis d'apporter le message humaniste du Christ jusqu'au sein de l'arène maudite, créant un tel scandale que les combats furent interdits, momentanément d'abord, puis définitivement en 438 sous le règne de Valentinien III.

Bien entendu, les gladiateurs ont laissé un souvenir de cruauté, de barbarie. Il convient néanmoins de montrer, au-delà de l'aventure de Spartacus et de cette volonté réelle de liberté qui anima cette révolte d'esclaves, le véritable visage de cette institution du monde romain.

Thierry ROLLET